1948-1950

Autor(en): **Cricri**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Swiss textiles [English edition]**

Band (Jahr): **- (1964)**

Heft [1]

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-798206

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

1948-1950

Zurich, mai 1948

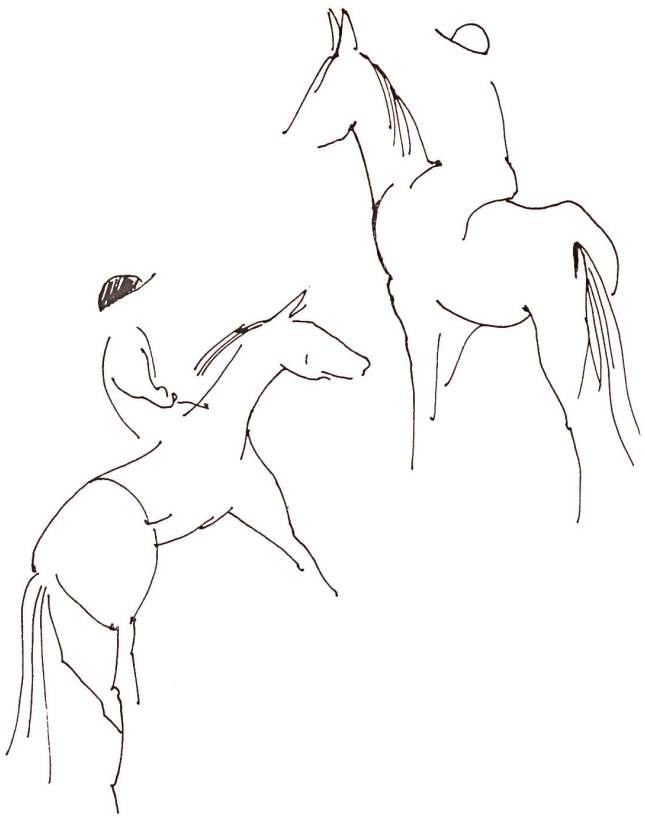
Il fait ici un temps splendide, Catherine. Tout le harem, comme dit Monsieur Maurice, est logé à l'Hôtel Baur-au-Lac. La fenêtre de ma chambre donne sur une petite rivière où nagent des cygnes. Je leur ai jeté des miettes de mon petit déjeuner, mais des mouettes les ont volées pendant qu'elles tombaient...

J'adore Zurich, c'est beau, c'est propre et tout le monde est si gentil ! Et puis pour moi c'est un souvenir inoubliable. La première fois que j'y suis venue, il y a trois ans, c'était au mois de juin. On se battait encore du côté du Japon, mais la guerre, pour nous, était finie, et des organisateurs suisses avaient invité la couture.

Nous avons débarqué un jour à la gare centrale, et nous avons été entassées dans des taxis, jusqu'à un hôtel qui est tout près de la rue principale, une rue qui porte un nom impossible à prononcer. Ça s'écrit « Bahnhofstrasse ». Là, ça a été le coup de foudre. Tout ce qui nous manquait, les bijoux, les fourrures, les sacs, les chaussures, tout était dans les vitrines. Et aussi les chocolats, les bananes, les oranges. Nous étions comme folles, et Dragée, de chez Lelong, faisait des bonds. Elle voulait tout acheter.

Je crois que nous avons passé trois jours à Zurich. On défilait dans une grande salle moderne, le Kongresshaus. C'était fantastique. A midi, le soir, nous étions invitées dans les restaurants. Il y a même un soir où nous sommes parties en bateau, faire le tour du lac, et dîner dans une auberge, tout au fond, je ne sais pas dans quel patelin. Chaque fois qu'on passait devant une maison au bord de l'eau, devant un hôtel ou un club, on hissait le drapeau français. Nous avions les larmes aux yeux. C'est Lucien Lelong qui était le président. Moi, je le trouvais, et le trouve toujours, très séduisant et si gentil...

Il faut que je te raconte l'histoire des chaussures. La maison Bally avait accepté de nous vendre des souliers sans tickets et nous avions toutes fait nos achats. Mais, le jour du départ, à la gare, les douaniers, devant les valises bourrées, se sont fâchés. Ils ont provisoirement consigné les souliers, et nous ont dit que, dès que les formalités seraient remplies, ils nous les enverraient à Paris, ce qu'ils ont d'ailleurs fait. Oui, mais ce jour-là, obligées de nous déchausser dans le poste de douane, nous étions toutes penaudes. La plus drôle était Geneviève Fath, que Gaumont-Lanvin accompagnait : elle a refusé de remettre ses chaussures de Paris, et, sous les objectifs des photographes, est allée jusqu'au wagon, pieds nus sur le quai. Je te jure que ça valait la peine.



Malgré cela, nous étions toutes amoureuses de Zurich. Et je suis si contente d'y être revenue, avec des robes tellement différentes de celles de 1945...

Le patron, qui m'aime bien parce que je suis la plus mince, et qui dit que j'ai beaucoup de chic, a fait sur moi des merveilles. D'ailleurs, on ne parle que de son new-look. Evidemment on est un peu étonnée d'avoir des jupes presque aux chevilles, et, surtout, des armatures qui, en dessous, sont presque aussi rigides que les corsets d'autrefois ; mais c'est d'une allure incroyable.

J'ai une robe du soir avec 110 mètres de tulle ; tu te rends compte ! J'en ai une autre, qu'ici on aimera sûrement, en soie de Zurich, avec de grands motifs fleuris. Et une autre encore avec des guipures qui me donne le genre d'une petite fille modèle. Ce soir nous défilons, et j'ai déjà reçu des tas d'invitations de ces messieurs d'ici et de Saint-Gall. Mais Monsieur Maurice ne veut pas que nous acceptions.

Je voudrais bien rester encore quelques jours à Zurich. Hélas, il paraît que ce n'est pas possible. Note bien que je suis tout de même contente de retrouver Paris, mes amis, la cabine, l'Avenue Montaigne, et le salon gris.

JACQUES HEIM CHRISTIAN DIOR

D'ailleurs, ça ne sera pas pour longtemps. En ce moment, les couturiers ont la folie du voyage. Il est question de partir pour l'Afrique du Sud, pour le Brésil, pour le Mexique, et même pour le Japon. Avec tout cela on ne risque pas de s'ennuyer. Je préfère les voyages en groupe aux voyages de notre seule maison. Nous nous retrouvons toutes. Récemment, nous étions à Stockholm, pour un défilé du tonnerre dans l'Hôtel de Ville. Nous descendions un escalier énorme, et nous passions entre des valets habillés à la française et porteurs de flambeaux.

Vois-tu, ma Catherine, c'est un métier passionnant que la couture. Partout on nous traite comme des ambassadrices, partout on nous applaudit. Et si tu savais comme on se sent sûre de soi, sur une scène, quand on a une robe magnifique qui vous va bien...

CHRISTIAN DIOR

A Paris, il y a quelque temps, j'ai participé à une conférence chez Carrère. Rassure-toi, je ne l'ai pas écrite cette conférence, mais j'ai présenté des robes d'époque. Il y en avait d'extraordinaires, des crinolines, des tournures, des robes 1900, des robes 1925. Entre deux passages, j'écoutais celui qui parlait, et j'ai appris beaucoup de choses, notamment qu'à côté des couturiers, il y a, au départ, les créateurs de tissus, qu'il s'agisse de lainages, de soieries, de dentelles. Ce sont eux qui permettent aux modélistes de choisir dans la gamme des nouveautés, de même que c'est nous, les mannequins, qui prêtons notre silhouette. Au fond, tout ça forme une famille très unie (bien plus que les familles véritables) où tout le monde est au service de notre couture. Je sais bien que je ne suis pas très intelligente, mais ça, je l'ai compris.

Voilà, ma petite Catherine. Quand tu recevras cette lettre je serai sans doute de retour. En attendant que je t'envoie une autre lettre de l'autre bout du monde, je t'embrasse.

Cricri.